



PREMIER CHAPITRE

Auteur : Harlan Coben

Titre : *Balle de match*

ISBN : 2-266-15267-X

N°12555

Prix : 6,50 €

Dans le monde du tennis professionnel, certains n'hésitent pas à remplacer la balle jaune par une autre d'un plus petit calibre aux effets mortels. Comme celle qui a mis définitivement fin à la carrière de l'ancienne championne Valérie Simpson par exemple.

Pour l'agent sportif Myron Bolitar, c'est une nouvelle enquête semée d'embûches qui commence. Qui avait intérêt à tuer Valérie ? Et pourquoi celle-ci a-t-elle cherché à le joindre la veille de son assassinat, après un long silence ? Quel rapport enfin entre elle et le protégé de Myron, Duane Richwood, la star montante de la raquette américaine ?

Personne ne semble très enclin à répondre à ces questions. Alors quand la mafia et un sénateur véreux s'en mêlent, Myron comprend que le jeu va être décisif...

CHAPITRE PREMIER

- Cesar Romero, dit Myron.
- Tu plaisantes ? répliqua Win.
- Plains-toi : je commence par l'un des plus faciles !

Sur le court, les joueurs venaient de changer de côté. Duane Richwood, le « client » de Myron – ou plutôt son poulain – était en train de filer la pâtée au numéro 15 mondial, un Ivan Ruskof-Ianovitch-Trucmuche : 5-0 au troisième set, après deux superbes premières manches, 6-0, 6-2. Bon début, dans ce tournoi de l'US Open, pour un p'tit gars sorti de nulle part, c'est-à-dire des bas-fonds de New York.

- Cesar Romero, répéta Myron. Allez, avoue que tu sèches.
- Le Joker, soupira Win.
- Et Frank Gorshin ?

Durant les pauses consacrées à la pub, Myron et Win tentaient de tuer le temps en se livrant à un jeu hautement intellectuel : trouver les noms de ceux qui incarnaient les méchants dans la série télévisée de *Batman*. La vraie, avec Adam West, Burt Ward et tous les autres champions de la castagne et de la cascade.

© 1996 by Harlan Coben.

© 2004, éditions Fleuve Noir, un département d'Univers Poche, 2005, pour la traduction française.

ISBN : 2-266-15267-X

Du fond du court, Duane Richwood leur adressa un sourire à la fois complice et triomphant. Il arborait des Ray-Ban dernier cri, aux montures fluorescentes. Duane ne s'en séparait jamais. Ça faisait désormais partie intégrante de sa personnalité. L'homme aux lunettes noires... Les commerciaux de chez Ray-Ban s'en félicitaient, leurs concurrents n'avaient plus que leurs yeux pour pleurer.

Myron et Win étaient aux premières loges, dans les tribunes réservées aux familles des joueurs et aux célébrités. La plupart du temps, ces sièges – d'ailleurs plutôt inconfortables – étaient pris d'assaut. La veille, pour Gustavo Kuerten, les places s'étaient vendues à prix d'or au marché noir, entre les « fiancées », les habitués pique-assiette, les journalistes et les vrais fans.

Aujourd'hui, en revanche, l'assistance était réduite à sa plus simple expression : Myron, l'agent de Duane ; Win, associé et conseiller financier du susdit ; Henry Hobman, entraîneur. Point final. Wanda, la petite amie du champion, ne supportait pas le stress et n'assistait jamais aux matches.

Myron revint à la charge :

- Liberace ?
- Chandell le Grand.
- Et ?

Win demeura perplexe :

- Et quoi ?
- Quel autre rôle de méchant Liberace a-t-il joué ?
- Qu'est-ce que tu racontes ? Liberace n'est intervenu que dans un seul épisode !
- Tu paries ?

Assis sur sa chaise juste en dessous du mirador de l'arbitre, Duane feignait d'écluser une bouteille d'Evian, prenant bien soin de diriger l'étiquette vers les caméras de télévision. Il irait loin, ce garçon : il savait déjà comment plaire aux sponsors.

Myron avait récemment négocié ce contrat pour l'US Open. Duane était censé ne boire que de l'eau – Evian, naturellement, et il fallait que ça se voie. En échange, le gamin empochait dix patates. Pas mal de dollars pour une gorgée d'eau, non ? Et ce n'était qu'un début : Myron était en pourparlers avec Pepsi. Ah, le tennis ! La beauté du sport !

Win revint à la charge :

- Désolé. Liberace ne joue que dans un seul épisode.
- C'est ton dernier mot ?
- « C'est mon dernier mot. »

Pendant ce temps, Henry Hobman, très concentré, étudiait ce qui se passait sur le court. Au bord du torticolis, les cervicales en compote, il suivait la balle des yeux. On est consciencieux ou on ne l'est pas. Il aurait pu s'accorder une petite pause, d'autant qu'en l'occurrence, les joueurs s'épongeaient le front et faisaient la promo de leurs sponsors respectifs, avant le prochain set.

- Henry, tu paries ?

Le dénommé Henry les ignora, comme d'habitude.

— Je maintiens que Liberace n'apparaît que dans un seul épisode, s'obstina Win.

Myron ricana :

— « Désolé, réponse incorrecte. Mais, rassurez-vous, chers téléspectateurs, Windsor gagne notre lot de consolation. Une boîte de jeu gratuite et un an d'abonnement à notre magazine. Et merci d'avoir participé, cher Win ! »

Win n'en démordit pas :

— C'est de la triche. Liberace n'a joué que dans un seul épisode.

— Tu te répètes, vieux.

— Prouve-moi le contraire.

Win – alias Windsor Horne Lockwood, troisième du nom – joignit les mains, phalanges vers le haut. Des mains parfaites, aux ongles manucurés. Il faisait souvent ce geste, qui lui allait d'ailleurs très bien. Très aristocratique. Win était à l'image de son patronyme à rallonge. Parfaite gravure de mode. Le WASP dans toute sa splendeur et son arrogance. L'élite de la nation, la quintessence du snobinard d'origine anglo-saxonne. Membre du Country Club, photographié toutes les semaines dans les revues people, un verre de Martini à la main, en compagnie de « fiancées » titrées arborant l'incontournable collier de perles et la robe en mousseline couleur pastel. Win puait le fric à plein nez, les bons vieux dollars des grandes familles acquis de façon suspecte mais bénéficiant de la prescription, depuis le temps. Avec ses cheveux blonds, son teint aussi immaculé que son casier judiciaire, son profil de patricien et son accent british, c'était le parti idéal. Sauf que, dans son cas, une petite anomalie s'était glissée dans son patrimoine chromosomique. Par certains côtés, il correspondait exactement au profil ci-dessus décrit. Par d'autres, en revanche, il faisait carrément tache et eût fait rougir de honte ses augustes aïeux. La génétique a de ces bizarreries...

— J'attends, dit-il.

— Tu te souviens que Liberace a incarné Chandell ? demanda Myron.

— Evidemment.

— Mais tu as oublié qu'il a aussi joué le rôle de l'horrible Harry, le frère jumeau et maléfique de Chandell ? Dans le même épisode.

Win réprima une grimace.

— Tu rigoles !

— Non, pourquoi ?

— Ça ne compte pas. Franchement, tu te fous de moi, ou quoi ? Le coup des jumeaux antagonistes ! Les frères ennemis, à d'autres !

— Et alors ? Ça fait partie du jeu. Cite-moi un passage du règlement où c'est interdit.

Win fit la moue. L'atmosphère était tellement chargée d'humidité qu'elle vous en inondait le slip, sur ce stade de Flushing Meadows où pas un souffle de vent ne pénétrait. L'endroit, curieusement nommé en l'honneur de Louis Armstrong, ressemblait à une gigantesque campagne de pub avec un petit court de tennis au milieu. IBM – excusez du peu – parrainait le panneau électronique où s'affichait la vitesse des balles de service. De son côté, Citizen (les montres) chronométrait la durée réelle de chaque jeu. Le logo de Visa, quant à lui, décorait des banderoles derrière les juges de ligne. Reebok, Infiniti, Fuji et compagnie se partageaient les espaces encore disponibles. Sans oublier Heineken.

Heineken, la bière officielle de l'US Open.

Le public était très... panaché. En bas – aux meilleures places, pour une fois –, on trouvait les friqués. Garde-robe variée. Certains arboraient le costume trois-pièces-cravate (Win), d'autres privilégiaient une tenue plus décontractée, façon république bananière (Myron), d'autres encore étaient en jean, voire en short. Les favoris de Myron étaient les fans déguisés en pros, avec la panoplie complète – polo, chaussettes blanches, serre-tête et raquette. Eh oui, même la raquette ! Comme s'ils s'attendaient à ce qu'on fasse appel à eux ! Comme si Sampras ou Steffi allaient soudain pointer le doigt vers les gradins et leur dire : « Hé, vous, là, avec la raquette, amenez-vous, j'ai besoin d'un partenaire pour le double. »

C'était maintenant au tour de Win de poser les questions.

— Roddy McDonald, dit-il.

— Le rat de bibliothèque ?

— Vincent Price.

— Tête d'œuf ?

— Joan Collins.

— Myron hésita :

— Joan Collins ? Celle de *Dynastie* ?

— Non mais tu ne crois tout de même pas que je vais t'aider ? Tête d'œuf toi-même !

Myron passa mentalement en revue les différents épisodes. Sur le court, l'arbitre annonça la reprise de l'échange. La pause publicitaire était terminée. Les joueurs se levèrent. Myron n'aurait pu le jurer, mais il crut déceler un éclair d'anxiété dans les yeux d'Henry.

— Alors, tu donnes ta langue au chat ? demanda Win.

— Ferme-la. On en est à 5-0, troisième manche, je te signale.

— Et ça se prétend fan de *Batman* ! soupira Win.

Les joueurs étaient des hommes-sandwichs aussi sponsorisés que le court lui-même. Duane était habillé par Nike de la tête aux pieds, utilisait une raquette Head. Sur ses manches figuraient les logos de McDonald's et de Sony. Son adversaire roulait pour Reebok. Avec Sharp Electronics et Bic. Bic, fabricant de stylos et de rasoirs. Comme si les gens allaient voir un match de tennis et, voyant le logo, allaient se précipiter pour acheter un stylo à bille !

Myron se pencha vers Win :

— D'accord, j'abandonne, murmura-t-il. Quel rôle jouait Joan Collins ?

Win haussa les épaules.

— Aucune idée.

— Quoi ?

— Je sais qu'elle a tourné dans un épisode mais j'ai oublié le nom de son personnage.

— Non, c'est pas de jeu. T'as pas le droit.

Win sourit de toutes ses dents, qu'il avait éclatantes et parfaitement rangées.

— Ah bon ? Et tu vois ça où, dans le règlement ?

— Si tu poses une question, tu dois connaître la réponse. C'est ce qu'on avait dit, non ?

— Pas du tout.

Soudain une troisième voix s'éleva :

— La sirène.

Surpris, Win et Myron se tournèrent vers Henry.

— Pardon ?

— Dans *Batman*, Joan Collins jouait le rôle de la sirène, murmura Henry, les yeux toujours scotchés sur le court.

— On aura tout vu ! C'est pas bon d'étaler sa culture, Henry !

Ce dernier demeura impassible. A peine un frémissement des lèvres qui eût pu passer pour un sourire un tantinet ironique.

Sur le court, Duane, au service, ouvrit les hostilités avec un ace qui faillit percuter et tuer sur place un malheureux ramasseur de balles. 220 km/heure, selon le panneau d'affichage IBM. Myron secoua la tête, franchement bluffé. Tout comme Ivan Trucmuchekov, de l'autre côté du filet. Le second échange laissait présager un 30-0 quand le téléphone cellulaire de Myron eut la mauvaise idée de sonner.

Myron n'était pas le seul à avoir oublié de débrancher son portable mais, au premier rang, ça faisait mauvais genre. Carrément plouc. Il allait appuyer sur la touche « off » lorsqu'il se dit que c'était peut-être Jessica qui cherchait à le joindre. Jessica. La seule évocation de ce prénom fit monter sa tension artérielle.

— Allô ?

— Désolée, ce n'est pas Jessica, annonça d'emblée Esperanza, son assistante et associée.

— Non, bien sûr. Je n'ai jamais cru une seconde que ce serait elle.

— Ben voyons ! C'est bien connu, chaque fois que vous décrochez le téléphone, Myron, vous avez ce ton pitoyable ! Un chiot nouveau-né privé de sa mère...

Myron serra les dents pour réprimer la réplique cinglante qui lui faisait défaut. Le match poursuivait son cours, mais plus d'une paire d'yeux courroucés étaient menacés de strabisme divergent, partagés entre suivre la trajectoire de la balle et trouver l'origine de la sonnerie sacrilège.

— Qu'est-ce qui se passe ? chuchota Myron. Je suis pas tout seul, figurez-vous.

— Je sais. Et je parie que vous êtes très populaire, en train de téléphoner au beau milieu d'un match.

Elle n'avait pas tort... Les regards, à présent, convergeaient vers lui, non plus furieux mais littéralement meurtriers. Comme s'il avait molesté un enfant. Ou bien utilisé les fourchettes à poisson pour attaquer son chateaubriand béarnaise.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous, justement. Vous passez à la télé en ce moment même, chef. Et je dois dire que c'est vrai.

— Quoi donc ?

— C'est vrai que ça vous grossit, le petit écran.

— Bon, arrêtez. Ou plutôt, accouchez !

— Eh bien, j'ai pensé que ça vous intéresserait d'apprendre que je vous ai dégotté un rendez-vous avec Eddie Crane.

— Sans blague !

Eddie Crane, jeune espoir du tennis américain, future star mondiale ! Jusqu'à présent, il n'avait accepté de rencontrer que les quatre agences leaders du marché : ICM, TruPro, Advantage Int' et ProServ.

— Non, je ne rigole pas, dit Esperanza. Vous êtes censé le retrouver sur le court 16 après le match de Duane. Ses parents seront là.

— Qu'est-ce que je ferais sans vous ? Je vous adore, Esperanza ! Vous le savez, n'est-ce pas ?

— Oui, mais que diriez-vous d'un petit bonus ? J'veux dire, quelques dollars de plus, chaque fin de mois ?

A cet instant précis, Duane réussit un magnifique coup droit croisé qui prit son adversaire à contre-pied. 30-0.

— Quoi d'autre ? demanda Myron.

— Rien d'important. Ah, oui. Valérie Simpson. Elle a appelé trois fois.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ?

— Elle a refusé de me parler. Mais la Reine des Glaces n'avait pas l'air dans son assiette. Plutôt perturbée.

— Ne l'appellez pas comme ça, je vous prie.

— Ouais, bof...

Myron raccrocha. Win lui jeta un regard en coin :

— Un problème ?

Valérie Simpson. Un cas, celle-là. Totalelement déjantée. Elle était venue frapper à la porte de Myron deux jours plus tôt. A la recherche, désespérément, d'un agent pour la représenter.

— Non, la routine, dit Myron.

Duane en était à 40-0. Trois balles de match. Bud Collins, chroniqueur patenté, était déjà dans les coulisses, prêt pour l'interview. Il portait, bien sûr, un pantalon sponsorisé, en technicolor, encore pire que d'habitude, particulièrement hideux.

Duane attrapa deux balles lancées par un petit ramasseur et s'approcha de la ligne de service. Sur le marché du tennis, Duane sortait de l'ordinaire : il était noir. Il ne venait ni d'Inde, ni d'Afrique, ni même de France. Il était né et avait grandi à New York. Contrairement à la plupart des joueurs engagés dans ce tournoi, il n'avait pas passé sa jeunesse à subir la pression des parents ou d'un entraîneur avides de gloire ou de dollars – ou des deux. Il n'avait pas connu les entraîneurs de Floride ou de Californie, ces buveurs de sang qui fondent sur les futurs jeunes talents, tels des vautours sur leur proie. Non, Duane était un outsider, en quelque sorte. Un gosse des cités – des quartiers, comme on dit maintenant – qui s'était tiré de chez lui à quinze ans et avait survécu dans la rue. Le tennis, il l'avait appris en regardant les grands, sans billet d'entrée. Fasciné, les yeux scotchés derrière des grillages, mourant d'envie de participer.

Il était sur le point de gagner ce match – crucial pour sa carrière – lorsqu'une détonation cloua tout le monde sur place.

Ça ne venait pas du stade, mais de l'extérieur. Il n'y eut pas de panique : les spectateurs pensèrent que des gamins venaient de lancer des pétards, ou bien qu'une voiture avait quelques petits problèmes côté pot d'échappement.

Myron et Win, cependant, ne furent pas dupes. Ce genre de bruit, ils ne le connaissaient que trop bien. Ils sautèrent hors des tribunes et sortirent du stade, au pas de course. Derrière eux, les gens s'agitaient.

Du haut de sa chaise, l'arbitre s'empara de son micro et réclama le silence. Myron et Win empruntèrent fissa l'échelle de secours. Sautèrent vers l'immeuble d'à côté en fermant les yeux, adienne que pourra.

Dans les gradins, quelques rares spectateurs avaient fini par comprendre que quelque chose n'allait pas. Peu à peu, ils contaminèrent l'ensemble des fans de tennis. Quelqu'un se mit à crier, sans raison apparente. Et, d'un seul coup, tout le stade fut pris de panique. Hurllements hystériques, reflux massif vers les sorties de secours. Seul l'arbitre, fidèle au poste, réclama le silence, comme si de rien n'était.

Myron et Win, ayant enjambé les barrières, bousculé les vigiles et atteint le macadam, étaient à présent hors de danger. Une petite troupe s'était formée devant le stand à bouffe, qui vendait des hamburgers au prix du caviar (service compris). Ils jouèrent des coudes au milieu d'une foule mitigée – en folie ou amorphe, selon les tempéraments. Après tout, on était à New York : quand on a fait la queue pendant des heures pour s'offrir un soda, on n'a pas forcément envie de céder sa place, même si la terre menace de s'écrouler.

Une jeune fille gisait, face contre terre, devant un stand où l'on servait du Moët et Chandon à vingt dollars la coupe. Myron la reconnut immédiatement, avant même de se pencher vers elle et de la retourner. Mais quand il vit son visage, ses yeux bleus figés dans l'horreur glacée de la mort, son cœur marqua un temps d'arrêt.

Il lança un regard à Win – lequel, comme d'habitude, demeura impassible.

— Bon, dit Myron. Je crois bien que pour son come-back, c'est râpé.